

Octobre 1562

Ils avaient marché sans répit jusqu'à la plaine de Vergt. Depuis Villamblard, ça en faisait des pas. Combien de pas ? Sylvestre n'aurait pas su le dire, car il y avait longtemps qu'il ne comptait plus.

Au début, il avait trouvé l'équipée à son goût. En octobre, la nature se colore et les journées sont encore belles. Après l'averse qui les avait trempés quand ils s'étaient mis en route, c'était un plaisir de sentir les rayons du soleil réchauffer leur carcasse. Si le Ricou n'avait pas autant maugréé, cette marche forcée aurait eu des airs de promenade. Celui-là, il n'ouvrait son bec que pour se plaindre. Cheminer à côté de lui, c'était oublier d'un coup la beauté de la campagne et le chant des oiseaux pour ne plus penser qu'aux chevilles tordues dans les ornières et aux pieds couverts d'ampoules.

Plus de cinq lieues*¹ séparaient Villamblard de Vergt, cinq lieues à travers la forêt, au rythme des chevaux de tête.

Quand il avait appris que le baron de Seillerdan engageait des hommes pour prêter main-forte au seigneur de Villamblard, Sylvestre avait sauté sur l'occasion. Devenir soldat, c'était empêcher deux écus, sans compter le pot de claret que le sergent lui avait fait boire à l'auberge.

Deux écus !

Sur le moment, il n'avait pensé qu'à l'argent. Dame !

1. Les étoiles renvoient aux personnages historiques et au glossaire présents p.315 et 317.

Deux écus, c'est une somme, au moins six livres ! Le recruteur avait laissé tomber la monnaie sur la table, pièce après pièce : six livres, autant dire plus de cent sols !

La Mariotte allait pouvoir en acheter des miches de pain avec ces deux écus, elle allait peut-être cesser de se plaindre. Certains jours, elle ne parlait que du prix du pain et des deux petiots qui avaient le ventre vide. À l'entendre, il en fallait toujours plus pour les contenter.

Aussi loin qu'il pût se souvenir, le prix du pain n'avait pas changé. La miche coûtait trois sols, mais quand les récoltes étaient mauvaises, elle devenait moins lourde et ne suffisait plus. Les années de disette se succédaient dans le pays. On travaillait toujours autant pour une pitance de plus en plus maigre.

Les temps étaient durs. Catholiques et protestants, tout le monde souffrait. Les papistes voyaient d'un mauvais œil les huguenots* devenir plus nombreux en Périgord, et les condamnations se multipliaient. Il fallait se cacher pour écouter les prêches des pasteurs.

Sylvestre ne jurait que par son seigneur qui était huguenot. Comme lui, il rêvait d'en découdre avec les catholiques. Certes, il n'entendait pas grand-chose à l'art de la guerre, mais il apprendrait au fur et à mesure. Après tout, saigner un papiste ou un animal, c'était du pareil au même.

À plusieurs reprises, il avait participé aux chasses du baron, il aimait bien servir de rabatteur. Quand son maître égorgeait un sanglier ou un chevreuil, il se sentait aussi fier que s'il avait tenu la dague et porté le coup fatal.

— À ce train-là, on n'arrivera pas à Vergt avant la nuit.

— Cesse de ronchonner, Ricou, il pleut plus, c'est toujours ça.

— T'as déjà tué un chrétien, Sylvestre ?

— Moi ? Pas même un goret !

— T'as quoi comme arme ? Le sergent nous avait promis des piques, et on a rien d'autre que nos coutelas.

— J'ai emporté mon herminette. Pour trancher du papiste, une herminette, ça doit faire l'affaire.

— Il aurait pu nous outiller, ton cher baron. Mais ça, je t'en

fiche ! Ses soldats sont équipés, mais nous, les pauvres diables, il nous a payés en promesses ! Vous vous servirez sur l'ennemi, qu'ils ont dit !

— Cesse de te plaindre, Ricou, le sergent t'a donné deux écus, à toi comme aux autres

— Deux écus !

— Oui, deux écus. C'est une somme pour une bataille qui doit pas durer.

— Tu le crois, toi, que la bataille va pas durer ?

— Notre seigneur l'a assuré. Les papistes nous attendent pas, ils vont voir ce qu'ils vont voir !

Sylvestre ne savait plus trop s'il croyait ce qu'il affirmait. Plus il avait mal aux pieds, plus le Ricou bougonnait, et moins il se sentait sûr de lui. À force de ressasser les lamentations des uns et des autres, il commençait à douter. Et puis, il y avait ce sergent. La veille, il n'avait pas lésiné sur la chopine, il versait le clairnet sans barguigner, mais au matin, je t'en fiche, le gentil compagnon de la veille s'était changé en... sergent, un qui donne des ordres et ne souffre aucun retard.

L'image de Mariotte qu'il avait laissée avec les deux mioches le poursuivait et rendait la marche plus difficile encore. Fine mouche, elle avait compris que l'appel du baron avait permis à son homme d'échapper à la corvée de bois, mais elle ne lui en avait pas fait la remarque. Alors qu'elle avait pris l'habitude de lui chercher querelle pour des riens, cette fois-là, elle n'avait rien dit. Après avoir regardé les deux écus que Sylvestre avait posés sur la table, elle avait levé les yeux sur lui et il s'était senti misérable.

Mariotte avait toujours été dure à la peine. Elle travaillait du matin au soir et en attendait autant de son entourage. Avec le temps, elle avait oublié qu'ils avaient été heureux au début de leur mariage. Petit à petit, les plaintes et les reproches avaient remplacé les mots d'amour, et la jolie fille empressée à lui plaire était devenue une femme aigrie.

Depuis un moment, à cause de toutes ces pensées moroses, la douleur causée par les écorchures et les ampoules s'était faite plus cuisante. Attaquer la troupe catholique en boitant ne

serait pas facile. Pourtant, avant de se mettre en marche, il avait braillé avec les autres.

— À Vergt, on viendra à bout de ces papistes qui cherchent à nous empêcher de croire en Dieu comme on veut !

— Le Monluc*, il va comprendre sa misère !

— Pour sûr, il va sentir le vent tourner !

— Il s'attend pas à nous voir débouler !

— On va lui montrer qu'on se laisse pas faire !

Il ne se leurrait pas, cependant, il se doutait bien que si la Mariotte avait tenu sa langue, c'était parce qu'elle craignait le seigneur et ses sbires. Ils auraient pu les chasser de la ferme si elle avait exprimé le fond de sa pensée. Sylvestre la connaissait bien, il savait que ces idées nouvelles qu'on voulait leur imposer lui faisaient horreur, et voir son homme partir à la guerre pour les défendre ne lui disait rien qui vaille. Elle l'avait assez répété : « C'est l'enfer, à coup sûr, qui attend les pauvres diables trop crédules ! »

Ce n'était pas pour le baron de Seillerdan qu'elle se faisait du mauvais sang, au contraire ! Comme Ricou, elle pensait que les riches s'en tirent toujours grâce à leur argent et que l'enfer n'est jamais pour eux ! Leurs récriminations lui revenaient en mémoire.

— C'est à coup d'écus que les papistes s'achètent des places au paradis !

— Les huguenots aussi ?

— Les huguenots, je sais pas, mais ils doivent avoir d'autres ruses.

— Quelles ruses ?

— Il paraît que certains se disent catholiques quand ça les arrange. Un jour à la messe, le lendemain de l'autre côté de l'église, c'est pas la vergogne qui les étouffe !

— Tu veux dire que...

— Mais oui. Un jour parpaillots, un jour papistes, changer d'idée comme on change de cheval pour aller plus vite, ça leur demande pas beaucoup d'efforts, aux seigneurs !

— Alors, pourquoi ils obligent des benêts comme leurs paysans à faire la guerre ?

— Parce qu'ils aiment batailler, bien sûr, et qu'ils manquent d'hommes !

À ce moment de la conversation, Sylvestre s'était mis en colère. À force de faire celui qui en savait plus long que tout le monde, son compère allait finir par rendre la Mariotte plus enragée que d'habitude.

— Pourtant, Ricou, tu les as pris, toi aussi, les écus du sergent ! T'as pas plus craché dessus que moi, autant que je me souviens !

— Pardi ! Par les temps qui courent, six livres de bon argent, ça peut pas se refuser. Il n'empêche que les seigneurs...

— Sans compter qu'on va pouvoir se servir sur les morts d'en face ! Tu vas voir, Mariotte, notre fortune est faite !

Il avait dit ça pour qu'ils se taisent tous les deux, mais le regard et la bouche pincée de sa femme en avaient dit plus long qu'une litanie de reproches. Quand elle avait pris les deux écus, elle retenait à peine ses larmes.

Et si la Mariotte avait raison ?

Elle avait toujours été catholique au fond de son cœur ; sans le dire, bien sûr, mais catholique convaincue, comme sa mère et sa grand-mère avant elle. Le cœur gros de l'avoir laissée derrière lui, il tentait de se persuader qu'il avait accepté de suivre le sergent pour de bonnes raisons. Pas simplement pour empocher deux écus, non, mais pour participer à un combat qui rendrait le monde plus libre.

Seulement voilà, entre les récriminations de Ricou et ses deux pieds en sang, il n'était plus aussi sûr de lui. La veille, il avait préparé son balluchon sans mot dire. La petite Francette s'était approchée de lui pour quémander une caresse, il l'avait serrée dans ses bras, mais ne l'avait pas fait sauter sur ses genoux comme d'habitude. La gamine n'avait pas insisté, elle avait compris que l'heure n'était pas à l'amusement. Tôt le

matin, quand il était parti, seul Landry s'était levé. À douze ans, il en paraissait seize et il abattait déjà le travail d'un homme.

Avant de se mettre en route, il lui avait confié Mariotte et Francette.

— Je compte sur toi, mon garçon. Te voilà costaud et vigoureux, obéis à ta mère et protège ta petite sœur. La bataille ne devrait pas durer, je serai bientôt de retour.

« Te voilà costaud et vigoureux ! »

Sans en avoir conscience, il avait eu pour son fils les mêmes mots que le sergent avait eus pour lui. De s'en souvenir ne le rendait pas fier, il savait qu'il avait flatté Landry parce qu'il comptait sur lui pour la corvée de bois et les dernières récoltes. Au moment du départ, en égoïste, il n'avait pensé qu'à ça, louer son drôle pour l'encourager à se charger des plus gros travaux de l'automne. Il ne valait pas mieux que le recruteur du baron qui enivrait les nigauds et les complimentait pour les amener à risquer leur peau.

« Notre seigneur souhaite former une troupe pour débarrasser le pays des papistes qui veulent régner en maîtres. Il nous faut des gaillards bien bâtis aux épaules larges et aux cuisses fermes ! Des gars comme toi ! »

Des épaules larges et des cuisses fermes ! Une remarque pareille ne pouvait pas laisser indifférent !

Ivre de claret et de flatteries, riche de six livres, il avait espéré en remonter à la Mariotte, mais je t'en fiche, elle avait regardé son homme et ricané.

— Je sais pas si tes épaules et tes cuisses te serviront à la guerre, en tout cas, elles te servent pas à travailler.

— T'es jamais contente, Mariotte.

— Si Landry m'aidait pas, je sais pas comment on ferait pour s'en sortir.

— Je te rapporte cent sols, et tu ronchannes !

— Landry, il a que douze ans. C'est pas à un petit gars comme lui de faire le plus gros des corvées ! Mon pauvre ami, faut-il que tu sois benêt pour te laisser enjôler comme ça ! Des épaules

larges ? À quoi ça peut bien servir si c'est pas pour tenir la charrue ou casser du bois pour l'hiver ?

Vergt était encore loin et la troupe s'étirait sur les chemins rendus boueux par les dernières pluies. Pour ne plus penser aux reproches de sa femme, Sylvestre se répéta les promesses du sergent : « Comme ceux de Villamblard, les hommes du baron auront droit de rapine sur les cadavres ennemis. » Ah... il allait pouvoir lui en rapporter des pistoles à la Mariotte, de quoi faire taire toutes ses récriminations pour un bout de temps. Elle regretterait d'avoir douté de lui quand il étalerait les pièces sur la table !

Ragaillard, il avançait de plus belle et resta sourd aux lamentations de Ricou. En fin de journée, ils rejoignirent l'armée de Symphorien de Duras qui campait dans un bois de châtaigniers, au-dessus de la vallée du Vern.

Sylvestre et ses compagnons n'auraient jamais imaginé un tel déploiement de force, les huguenots n'alignaient pas moins de vingt-quatre enseignes d'infanterie*, treize cornettes de cavalerie* et quelques canons.

— Paraît que la troupe a donné des noms à ses canons, le plus gros s'appelle « Chasse-messe ! »

— Il va pas chasser que des messes ! Tu vas voir, il va en coucher par terre, des papistes !

La bataille devait avoir lieu le lendemain matin, ils n'auraient pas trop de la nuit pour se reposer. Vaille que vaille, ils s'installèrent à l'abri des arbres. Rien n'avait été prévu pour la piétaille du baron de Seillerdan, les meilleures places étaient déjà prises. Après avoir partagé les quelques provisions qu'ils avaient emportées, ils s'allongèrent à même le sol et tâchèrent de trouver le sommeil.

Dès le lever du soleil, le camp s'était animé. Sylvestre, les vêtements trempés de rosée, s'efforçait de déplier ses membres gourds. Son herminette avait été volée pendant qu'il dormait, une hachette neuve qui avait coûté plus de trois livres !

Comment faire pour livrer bataille ? Il avait bien tenté de

demander une arme au sergent, mais, peine perdue, le râleur n'avait pas eu de temps à perdre avec une histoire d'herminette disparue.

— T'auras qu'à prélever une pique sur le premier cadavre que tu verras.

Ravalant sa rancœur, il s'était retenu de dire le fond de sa pensée. Il avait cherché une branche de bois vert bien droite et l'avait époincée avec son coutelas. Tant qu'il n'aurait rien pris à l'ennemi, cet épieu de fortune ferait l'affaire.

Depuis le haut de la colline, ils pouvaient voir l'immense prairie où devait se dérouler la bataille. Pour leur malheur, Monluc les attendait de pied ferme avec son armée. Il avait l'intention d'en découdre avec eux et d'en finir une fois pour toutes avec ces huguenots aquitains qui voulaient imposer une religion qui lui faisait horreur.

Glissant sur l'herbe humide, trébuchant sur les pierres, Sylvestre s'était élancé. Entraîné par le mouvement de la troupe, il avait couru avec elle. Il n'eut pas le temps d'apprendre que les forces catholiques étaient supérieures à celles de son camp. À peine quelques pas, et un boulet de canon l'avait fauché. Le premier boulet tiré au cours de cette bataille, peut-être. Les papistes donnaient-ils des noms à leurs canons, eux aussi ? Comment savoir ?

Il était tombé tout de suite, sans même avoir pu se remémorer le visage de Mariotte. Elle était pourtant bien belle à vingt ans, la Mariotte.

Landry ne sut pas immédiatement que son père avait trouvé la mort à Vergt. Par la rumeur, on avait appris que les papistes s'étaient rendus maîtres du terrain sans difficulté et que leur butin était considérable. Les huguenots avaient fui en abandonnant leur artillerie et plus de deux mille corps sans vie sur le champ de bataille.

Longtemps après, Ricou leur avait dit qu'il ne fallait plus espérer. Il avait vu tomber son compère parmi les premiers. D'abord, il était resté sur place sans réaliser que la tête de Sylvestre n'était plus sur ses épaules. Quand il avait compris qu'il ne pouvait plus rien pour lui, il avait pris la fuite. Revenir au village n'avait pas été simple, le danger était partout. De cachette en cachette, il s'était tenu à l'écart des maisons, car les paysans, excédés, étaient devenus des meurtriers. Ils tuaient sans même chercher à savoir si vous étiez papiste ou parpaillot. Ils tuaient parce qu'ils avaient pris goût au sang.

Mariotte pleura son homme. Parfois, elle imaginait qu'il pourrissait dans une fosse commune. Avait-on séparé les catholiques et les protestants ? Un trou pour les uns, un trou pour les autres ? Elle espérait que non, parce que si des catholiques avaient été enterrés avec Sylvestre, peut-être avait-il pu prendre au passage un peu de la bénédiction qui les avait accompagnés. Il avait sans doute fait dire une prière ou deux pour les morts de son camp ce Monluc ? Cela suffirait-il pour éviter l'enfer aux pauvres niais qui étaient partis se battre pour défendre des

idées qu'ils ne comprenaient pas ? Dieu est bon, pas vrai ? Il acceptera sûrement de reconnaître que Sylvestre n'était pas un mauvais bougre. Un benêt qui voulait plaire à son maître, ça oui, mais pas un mauvais bougre.

Les deux écus n'avaient pas duré.

Landry travaillait dur pour soulager sa mère autant que possible. D'un commun accord, l'un et l'autre, ils ne demandaient rien à Francette qui avait toujours été chétive. Mariotte avait perdu tant d'enfants en bas âge qu'elle guettait sur la petite le moindre signe de faiblesse, prête à lui faire ingurgiter toutes sortes de décoctions pour l'aider à lutter contre les coups de froid et les maux de ventre.

Le sort n'avait permis de vivre qu'à deux de ses drôles. Pourtant, depuis la naissance de Landry, elle avait mené onze grossesses à terme. Si le seigneur l'avait voulu, elle aurait eu ses douze petiots auprès d'elle, mais le malheur s'était acharné, elle les avait perdus les uns après les autres. Son fils aîné avait su résister à toutes ces maladies qui emportent les plus jeunes, mais Francette demeurait fragile et devait être couvée comme un oisillon déplumé.

Sylvestre venait à peine de partir quand elle avait compris qu'elle était grosse pour la treizième fois, un chiffre qu'elle n'aimait pas. Pourquoi Dieu la rendait-il fertile aussi souvent si c'était pour lui prendre ses petits tout juste nés ? C'était ce qu'elle ne s'expliquait pas. Elle n'hésitait pas à se priver pour donner des sous au curé en cachette de Sylvestre, elle priait, elle jetait des épingles dans les fontaines, mais rien n'y faisait. Ses enfants ne résistaient pas.

Le cœur gros, elle se répétait les prénoms qu'elle avait choisis pour eux. Dans sa mémoire, ils restaient bien vivants, les uns à côté des autres pour se tenir chaud. En janvier 1562, une fille était née. Celle-là, elle avait bien cru qu'elle pourrait la garder, car avec ses petits poings, elle vous serrait le doigt et ne le lâchait plus, mais rien à faire, la maladie et la misère l'avaient emportée comme les autres.

Francette avait mal supporté la mort de sa petite sœur ; elle avait longtemps pressé sur son cœur le corps sans vie du bébé et il y avait eu fort à faire pour l'obliger à le lâcher. Si Landry n'avait pas eu l'idée de fabriquer une poupée de chiffon pour apaiser son chagrin, la petiotte serait devenue folle de désespoir.

Où trouvait-il tant de bonté ? C'était un mystère pour Mariotte que les événements rendaient hargneuse. D'abord ses enfants, et puis Sylvestre, sans compter les poules et le mouton que les hommes du baron avaient emportés ! À quoi bon se tuer au travail si c'était pour engraisser les riches et crever de faim ?

Landry, pas plus que sa mère, n'avait compris la mort de son père qui lui avait toujours paru invincible. Un costaud comme lui ne pouvait que défaire ses ennemis et revenir vainqueur et plus riche ! Qui pouvaient bien être ces papistes qui tuaient des chefs de famille et les renversaient comme des quilles ?

A ses yeux, les papistes ressemblaient tous à ces vieux curés moralisateurs qui sermonnaient leurs ouailles, mais pas à des combattants, ça non ! Il savait, bien sûr, que pour sa mère, le Dieu des curés existait et qu'elle se méfiait de ces autres idées qui viennent d'ailleurs et cherchent à vous faire croire qu'il faut vous débarrasser de tout ce que vous avez mis si longtemps à apprendre. La foi de Sylvestre était plus attrayante, elle avait un goût d'avenir et de renouveau. Landry avait toujours admiré son père, il aurait voulu lui ressembler davantage et servir de rabatteur aux chasses du baron, vider des chopines avec des braves gars qui savent profiter de la vie. Sa mort l'avait fait mûrir avant l'heure, il avait dû rester avec Mariotte et Francette, responsable bien trop tôt du devenir des plus faibles.